

— Qu'est-ce que tu lui injectes comme daube à ta petite protégée ? J'aimerais bien le savoir.

— Tu es vraiment un salaud...

— Pardon ? C'est toi qui me traites de salaud ? Toi qui tripotes des gamines dans ta cave avec tes amis les dealers ? Tu devrais avoir honte. Allez, avance !

L'avocat repartit avec les précieux documents du juge Vanneste. En fonction de ce qu'il allait trouver, il faudrait aviser. Pas question de laisser traîner le moindre soupçon.

Mais jusqu'où allait l'entraîner cette aventure ? Myriam et sa folie commençaient à peser très lourd pour lui. Et pourtant, ce n'était pas le moment d'abandonner, parce que, depuis la mort de Joseph Lang, il suivait un plan précis pour la suite des opérations.

*

Marie-Louise Vanneste émit un petit rot en trempant son troisième croissant dans son café au lait. Elle n'en fit que deux bouchées et regretta à haute voix que son mari n'ait pas acheté tout le panier de la boulangère. En guise de compensation, elle ingurgita furtivement, comme si on pouvait l'observer, deux cuillers de confiture de cerise. Les joues rouges, le front humide de transpiration, elle se leva de sa chaise et prit le corset qui était posé sur le dossier.

— Walter ! Viens m'aider !

Toute seule, elle n'arrivait pas à attacher toutes les armatures qui comprimaient ses formes éléphantiques. Walter devait être trop loin, et il n'avait pas entendu. Alors, elle croisa ses bras sous ses deux monstrueuses mamelles et traversa le premier étage en quête de son mari. Mais le juge semblait avoir disparu et, à chaque appel, de plus en plus impérieux, seul un silence irritant lui

répondait. D'habitude, il arrivait en souriant et en prononçant son expression favorite :

— Dans la gaine, il n'y a pas de plaisir.

Marie-Louise, contrariée, enfila un peignoir par-dessus sa nuisette transparente et se dirigea vers la fenêtre du balcon. Un peu honteuse de se montrer dans cette tenue, elle se contenta d'écartier le rideau pour regarder dans la cour.

La BMW était encore là et arrêtée devant le portail ouvert. Un peu plus loin, une forme l'intriguait. On aurait dit qu'un clochard était allongé sur le trottoir. Elle retourna dans sa chambre pour chercher ses lunettes restées avec le roman érotique du ministre de l'Economie (un homme adorable et compétent qui, à lui tout seul, avait réussi à ruiner la Russie). Chaque fois qu'elle le voyait à la télévision, elle était prise d'une démangeaison mal placée. Arrivée là, elle ne sut plus ce qu'elle était venue chercher. La mémoire lui revint quand ses seins vinrent lui battre le nombril. Ah oui, le corset, les lunettes ! Et Walter qui n'était pas là !

Elle troqua son peignoir contre sa robe de chambre et enfila une paire de mules pour descendre et voir de plus près cette chose étendue devant chez elle. Et cette chose, c'était son mari ! Elle poussa un cri d'agonie et regarda dans tous les sens pour chercher de l'aide. Personne ! Dans ce quartier, il n'y avait que des retraités et des notables. Les uns dormaient encore, les autres aussi.

Elle remonta en vitesse pour appeler les secours. Dix minutes plus tard, la sirène des pompiers attira tous les voisins sur leurs balcons.

— Vous croyez qu'il est mort ?, demanda Marie-Louise en disputant au vent, qui s'évertuait à dévoiler ses charmes, les pans de sa robe de chambre.

— Non, pas du tout ! Il respire bien et son cœur est régulier. Cependant, il a une grosse bosse sur la tête. Il a dû se la faire en tombant.

— Tu rigoles ?, intervint un collègue. Comment veux-tu qu'il se soit fait une bosse sur le sommet du crâne en tombant de sa hauteur ?

— Alors, il a été attaqué ? Mon Dieu, mais quelle époque on vit !

En entendant cette réflexion, Marie-Louise Vanneste s'évanouit et s'affaissa mollement. Une bourrasque coquine souleva ses vêtements et tous les badauds s'aperçurent alors qu'elle était une vraie blonde.

Vanneste fut hospitalisé deux jours, le temps de récupérer ses esprits et de programmer un scanner pour l'année suivante ou après. Sa greffière vint lui rendre visite.

— Bonjour Monsieur le juge ! Vous avez reçu le ciel sur la tête, à ce qu'il paraît ? Je vous ai apporté des bonbons parce que les fleurs c'est périssable, on n'a jamais un vase pour les mettre et, en plus, ça pue dans la chambre au bout de trois jours.

— Vous êtes gentille, Mademoiselle Slimani...

— Pas sûr ! Parce que je suis aussi venue pour vous gronder. Vous n'allez pas me dire à moi que ce fâcheux incident n'a rien à voir avec l'affaire Murier. Qu'avez-vous donc manigancé ? Et sans m'en avertir, en plus !

— Eh bien voilà : je me suis fait dérober la clef de mon coffre à la banque. C'est tout. Quand je sortirai d'ici, j'irai vérifier que tout est en ordre.

— Et, évidemment, tout ne sera pas en ordre. Vous me prenez pour une moule en décomposition ? Qu'est-ce qui se cache dans votre coffre ?

— Des choses personnelles qui ne vous regardent pas.

— Une histoire d'amour ? Heureusement que je ne suis pas jalouse ! Mais vous avez raison, parce que ça ne doit pas être une sinécure de toujours partager son lit avec un hippopotame !

— Sortez dehors, Mademoiselle, et allez voir si j'y suis avec